

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

181 | 2007

Divination et cognition

Réponse à Victor Bissengué

Luc Bouquiaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21879>

DOI : 10.4000/lhomme.21879

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

Pagination : 197-202

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Luc Bouquiaux, « Réponse à Victor Bissengué », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21879> ; DOI : 10.4000/lhomme.21879

Réponse à Victor Bissengué

Luc Bouquiaux

La réaction de Victor Bissengué à mon compte rendu a été pour moi fort éclairante car je m'attendais qu'il réponde aux questions les plus fondamentales que je lui posais. Ainsi, je pensais qu'il allait justifier les erreurs dont sont émaillées ses citations – un tiers d'items erronés dans celles-ci, ce n'est pas rien, cela réduit même à néant sa démonstration –, ensuite les "budgets colossaux dont bénéficient certaines équipes de chercheurs". Pour quelqu'un qui a passé une bonne partie de sa vie active à chercher des subsides pour les publications sur les langues et cultures africaines, ce n'est pas un problème trivial. Or il ne dit rien des budgets, quant aux notations et à l'importance majeure des problèmes de transcription, il considère que c'est là "ergoter sur des problèmes insignifiants". C'est donc que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Il ne se rend pas compte de la portée et du poids des arguments linguistiques. Certaines maladresses dans la formulation auraient dû m'alerter dès ma première lecture de l'ouvrage en question¹. Ainsi page 30 : "le terme 'pygmée' vient d'ailleurs du grec 'pygmaïos' et du latin 'pygmaeus' qui signifient 'haut d'une coudée'". Il va de soi que le terme "pygmée" ne vient pas du grec et du latin, ce dernier n'étant qu'un emprunt au grec. Sur un autre plan, la confusion est constante entre les différentes spécialités de la linguistique et il pratique l'amalgame entre

traits biologiques (race, couleur) et traits sociaux (art, culture, langue). Je lui ai heureusement trouvé des excuses car j'aurais à nouveau dû être alerté en lisant page 22 que Victor Bissengué est titulaire d'un DEA en sciences de l'éducation et de la communication et d'un doctorat de 3^e cycle en cinéma, audiovisuel, télévision. Comme il n'a donc de formation ni en linguistique ni en anthropologie, l'acribie philologique lui est étrangère et les arguties de linguistes le laissent visiblement froid ; il les prend pour des querelles d'école, des opinions plus ou moins divergentes, mais sans conséquences autres qu'idéologiques, alors qu'il s'agit d'arguments scientifiques rigoureux. Sans doute aurais-je donc dû être plus explicite, davantage pédagogue, en évitant le débat entre spécialistes.

Je vais essayer de reprendre les différents points d'achoppement pour montrer que je n'ai pas été compris ou, pire, qu'il a compris l'inverse de ce que je disais et, dans d'autres cas, que mes formulations ont été scandaleusement tronquées ou outrageusement sollicitées.

1. Victor Bissengué, *Contribution à l'histoire ancienne des Pygmées: l'exemple des Aka*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Premier reproche : Victor Bissengué ne veut pas être qualifié d'afrocentriste et réproouve l'utilisation du terme pour nommer le courant issu de Cheikh Anta Diop et illustré par Théophile Obenga et Jean-Charles Coovi Gomez. Il faut pourtant bien disposer d'un terme, qui n'a rien de péjoratif – pas plus qu'eurocentriste –, pour désigner l'optique où il se situe, d'autant plus que son ouvrage est précédé de sept pages de "Considérations et remarques préliminaires" de Jean-Charles Coovi Gomez qui ne laissent aucun doute sur l'afrocentrisme dudit. Ainsi, dire que "Les crimes perpétrés par l'Occident chrétien et humaniste à l'encontre des peuples nègres pour la simple raison qu'ils sont nés nègres sont implicitement cautionnés par les africanistes pourfendeurs de l'œuvre magistrale du Professeur Cheikh Anta Diop"², c'est ôter toute possibilité de la moindre critique et utiliser des arguments qui rappellent les pires errances des fondamentalismes religieux. J'ose croire que Victor Bissengué est plus modéré que son préfacier, mais il est indéniablement afrocentriste dans sa démarche, même s'il s'en défend. Disons que, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, il est afrocentriste sans en avoir pris conscience. Quant à la non-définition du terme, il suffit de se référer aux multiples articles et ouvrages parus sur la question, un des plus récents et des plus fiables, car écrit par un nègre américain (si je m'en remets aux critères de Jean-Charles Coovi Gomez)³ est celui de Clarence E. Walker⁴ concernant le courant afrocentriste aux États-Unis. J'en extrais les lignes suivantes de la quatrième de couverture :

"À défaut de permettre un 'impossible retour' à une Afrique rêvée et à un temps des origines, l'afrocentrisme a des retombées idéologiques bien réelles dans le discours de certains cercles intellectuels. L'auteur met ainsi le doigt sur la dérive présente dans les montages à prétentions scientifiques du dernier demi-siècle. Ce courant idéologique, pas si nouveau, nourri autant de Frobenius, voire de Herder, que de Cheikh Anta Diop, est porteur d'une vision fondamentalement raciale qui peut aboutir à

un véritable totalitarisme, dont l'auteur démonte les aspects les plus significatifs : une histoire des Africains aplatie et monolithique, un intégrisme des origines en guise de projet, une xénophobie virulente à l'égard de tous les 'autres', Blancs, juifs, Latinos, homosexuels..., le mépris des idées universelles qui ont pourtant contribué à l'émancipation des peuples noirs, la tentation du repli raciste comme seule réponse aux tares de la société américaine et aux défis de la mondialisation libérale".

Victor Bissengué poursuit en énumérant trois questions restées, selon lui, jusqu'ici sans réponses satisfaisantes et probantes : les deux premières concernent les plus anciennes attestations relatives à l'origine des Pygmées et les sources anciennes faisant état de façon indiscutable de la présence des Pygmées dans les annales de l'histoire universelle. Il me semble que la thèse de Noël Ballif⁵, qui a soigneusement recensé toutes les mentions relatives aux Pygmées dans l'histoire, devait déjà répondre à ses vœux. Il n'en fait pas mention, sans doute parce qu'il n'en avait pas connaissance. Je ne puis que déplorer avec lui sa non-publication. Voilà pourtant du grain à moudre pour ceux qui disposent de "budgets colossaux".

Quant à sa troisième question, à savoir les legs de ces populations à l'humanité dans les domaines de la culture, de l'économie, de la pharmacopée, etc., qu'il veuille bien rendre justice à notre équipe pluridisciplinaire et internationale (je n'ai pas de leçons à recevoir sur ce point) qui poursuit la publication de l'*Encyclopédie des Pygmées Aka*⁶, le plus gros effort entrepris jusqu'ici pour faire connaître les multiples aspects de cette culture ; cette entreprise devrait, au moins partiellement, répondre à son souci.

2. *Ibid.* : 24.

3. *Ibid.*

4. Clarence E. Walker, *L'impossible retour : à propos de l'afrocentrisme*, Paris, Karthala, 2004. [Trad. de : *We Can't Go Home Again: An Argument about Afrocentrism*, New York, Oxford University Press, 2001.]

5. Noël Ballif, *Analyse critique et synthèse des connaissances sur les Pygmées africains*, Paris, Ehes, thèse de doctorat, 1980.

6. Paris, Peeters-SELAF, 1981-2005 ss.

Les arguments des égyptologues

D'abord, un préliminaire : je ne dénie à aucun moment les influences réciproques entre l'Égypte et le reste de l'Afrique en matière culturelle (arts plastiques, musique, institutions, échanges commerciaux). Ce qui fait difficulté et c'est bien là le nœud de l'afrocentrisme, c'est de vouloir que ces influences soient exclusives et qu'il faille chercher dans l'égyptien ancien la langue-mère des langues africaines. Je rappelle que la langue est une institution, un vêtement que l'on peut abandonner pour un autre, cas fréquent en Afrique où de nos jours encore on voit des populations changer de langue en l'espace d'une génération. Ce changement de langue n'implique pas nécessairement l'abandon d'autres traits culturels. Un des exemples les plus patents nous est donné par les Pygmées qui ont plusieurs fois changé de langue, mais ont conservé leur musique.

Si j'examine les déclarations des égyptologues cités, ceux-ci n'avancent pas autre chose. Champollion pose la question de savoir si l'analyse raisonnée de la langue lui donnera des lumières sur l'origine asiatique ou africaine de la population, mais il ne se prononce pas. La déclaration de Jean Leclant concerne l'interprétation des textes et des reliefs pharaoniques ; il se demande si tel masque sénoufo ou les entretiens avec Ogotemmel ne sont pas de meilleures approches que les dialogues de Platon ou la statue de Praxitèle. Tout à fait d'accord, sauf qu'il ne fait pas mention d'une langue quelconque, le sénoufo ou le dogon par exemple. Jean Vercoutter dit que l'Égypte est africaine dans son écriture, dans sa culture et dans sa manière de penser. Encore d'accord, sauf qu'il n'est pas question de langue, mais d'écriture. L'avis de Serge Sauneron englobe un point de vue sur la langue, et ne craint pas de rapprocher les pronoms suffixes de la 3^e personne en égyptien et en wolof, ce qui n'est pas rien, à condition qu'il y ait d'autres correspondances plus convaincantes que les rapprochements majoritairement lexicaux de Cheikh Anta Diop. On notera au passage que parmi les égyptologues que j'ai fréquentés, une infime minorité est comparatiste, une grosse majorité

est archéologue, et le fait pour Serge Sauneron d'avoir annoté et corrigé la célèbre *Grammaire de l'égyptien classique* de G. Lefèbvre ne le qualifie nullement s'il n'est pas en outre spécialiste de grammaire comparée ou de linguistique comparative, pour porter un jugement sur la parenté de l'égyptien avec d'autres langues.

Développements récents sur la parenté linguistique

Revenons un instant en arrière, quand Victor Bissengué écrit : "l'hypothèse sémitique reposant sur des présupposés idéologiques [qui] a longtemps pesé sur les recherches linguistiques sans que ses principaux protagonistes [...] aient jamais pu reconstruire selon les règles universellement admises en linguistique historique comparative, l'ancêtre commun supposé de l'égyptien ancien, du berbère, du sémitique, etc.". C'est ce point de vue qui avait amené Théophile Obenga à dénier l'existence du chamito-sémitique ou afro-asiatique⁷. Pour l'asseoir, Victor Bissengué se réfère à l'ouvrage classique déjà ancien de Joseph H. Greenberg⁸. Beaucoup d'eau a coulé depuis sous les ponts, et si je me réfère, moi, à un ouvrage récent, je trouve sous la plume de Richard J. Hayward l'assertion suivante : "L'Afroasiatique est probablement le moins controversé des quatre phylums de langues proposés par Greenberg pour le continent africain"⁹.

Rappelons que l'afro-asiatique compte actuellement six branches : le tchadique, le berbère, l'égyptien, le sémitique, le couchitique et l'omotique. Pour appuyer la chose, Richard J. Hayward cite les reconstructions proposées en 1995 par Christopher Ehret¹⁰,

7. Théophile Obenga, "Le chamito-sémitique n'existe pas", *Ankh*, 1, 1992.

8. Joseph Harold Greenberg, *The Languages of Africa*, Bloomington, Indiana University, 1966.

9. Cf. Bernd Heine & Derek Nurse, eds, *Les Langues africaines*, Paris, Karthala, 2004 : 91. [Trad. de : *African Languages : An Introduction*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2000.]

10. Christopher Ehret, *Reconstructing Proto-Afroasiatic : Vowels, Tones, Consonants and Vocabulary*, Berkeley, University of California Press, 1995.

et par Vladimir E. Orel et Olga V. Stolbova¹¹, reconstructions faites, faut-il le rappeler, selon les règles de correspondance phonétique exigées par Fodor. Pour Diakonoff, la proto-langue remonterait à une période antérieure à 8000 av. J.-C., ce qui en ferait une des familles les plus anciennement datées. Mais les spécialistes ne se prononcent pas sur le foyer d'origine, les deux candidats potentiels étant l'Afrique ou le Sud-Ouest asiatique. Pour ma part, je pencherais plutôt pour une origine africaine, étant donné les enquêtes récentes sur les traits archaïques du tchadique¹². Cela constitue, me semble-t-il, une réponse convaincante à la question de fond posée par Théophile Obenga et "à laquelle je m'étais bien gardé à ce jour d'apporter une réponse personnelle et argumentée" : *À quelle famille de langues actuellement connues appartient l'égyptien ancien compte tenu de l'état des connaissances ?*

Mes prétendues palinodies

Il paraît que je serais un afrocentriste repentini ou un africaniste amnésique. C'est du moins ce qu'affirme Victor Bissengué en se réclamant d'un passage de mon ouvrage et d'une citation de Lilyan Kesteloot¹³. Je ne puis répondre correctement à cette accusation sans citer le passage en question de mon livre :

"Champollion devrait être notre vénéré patron. Je faisais toujours grand-peine à mon professeur d'égyptologie lorsque j'attirais son attention sur les rapports très nets qu'on pouvait dégager entre la conjugaison de l'égyptien hiéroglyphique et une langue africaine parlée au Nigeria, le haoussa. Car pour lui comme pour tout le monde, l'égyptien dont on pouvait trouver des traces jusqu'au-delà de 3000 av. J.-C. – j'entends des traces écrites, palpables – était une langue 'orientale'. Il partageait ce privilège avec les vraies langues géographiquement orientales, celles entre autres qui nous avaient laissé des témoignages sous forme de milliers de tablettes en cunéiformes. On ne sait pas toujours qu'à côté de textes dont l'intérêt littéraire est avéré comme l'épopée de Gilgamesh, la grande majorité de ces tablettes consiste en textes juridiques (contrats, enregistrement

d'achat et de vente de terres, affaires de murs ou de puits mitoyens, etc.) qui mobilisent surtout l'intérêt du spécialiste. Mais enfin c'était écrit et donc noble et donc destiné à passer à la postérité. De même que les tonnes d'ostraka d'Égypte qu'on trie au bulldozer. Il faut donc une très grande ouverture d'esprit – qui n'est pas l'apanage de tous les orientalistes – pour admettre que des langues non écrites d'Africains sous-développés sont apparentées aux nobles textes égyptiens. À la rigueur, passe encore pour leurs langues, mais admettre qu'ils possèdent une véritable littérature, des Iliades et des Râmâyana, c'est vraiment très difficile, d'autant plus qu'il y a lieu d'accorder à leur publication le même soin attentif qu'aux classiques traditionnels : il faut prévoir un appareil critique et des notes utiles à leur compréhension. Ne pas rechigner non plus devant l'ampleur de la tâche : les éditions doivent être exhaustives. On ne publie pas des digests de l'Odyssée ou de la Chanson de Roland. Il s'agit là du patrimoine commun de l'humanité."¹⁴

Et cet autre passage significatif :

"En apprenant à réciter 'nos ancêtres les Gaulois', elle [la francophonie] a provoqué une réaction en retour de l'Afrique en quête de ses véritables ancêtres. La mode actuelle, qui s'appuie entre autres sur des arguments linguistiques très contestables, les verrait plutôt égyptiens."¹⁵

Dans le texte de Victor Bissengué, mes rapprochements entre égyptien et haoussa (une langue tchadique, je ne me démarque donc pas de la parenté que j'ai toujours défendue entre les différentes branches de

11. Vladimir E. Orel & Olga V. Stolbova, *Hamito-Semitic Etymological Dictionary: Materials for a Reconstruction*, Leiden-New York, Brill, 1995.

12. On se référera aux travaux de Véronique de Colombel sur les langues tchadiques et notamment : *Apports diachroniques mutuels des comparaisons linguistiques et ethno-linguistiques : du terrain au cognitif*, Paris, Peeters-SELAF, 2004 : 210-238.

13. Cf. Lilyan Kesteloot, *Anthologie négro-africaine : panorama critique des prosateurs, poètes et dramaturges noirs du xx^e siècle (1918-1981)*, Vanves, Édicef, 1992 : 442.

14. Luc Bouquiaux, *Des chercheurs sans chaise-longue : plaidoyer pour les sciences molles*, Paris, Atelier Alpha bleue, 1982 : 95-96.

15. *Ibid.* : 252-253.

l'Afroasiatique, mais ma remarque auprès de mon professeur d'égyptologie date de 1963, à une époque où, effectivement, les égyptologues vivaient en vase clos) sont devenus une parenté de type génétique entre l'égyptien et les langues africaines modernes ! Cela s'appelle solliciter outrageusement un texte, ce que fait aussi Lilyan Kesteloot en prétendant que les ressemblances que je signale entre deux langues valident les théories de Cheikh Anta Diop. Quant à la seconde citation de mon livre, elle indique clairement que je suis fort sceptique sur les uniques ancêtres égyptiens des populations africaines.

La noblesse des créoles

Il semble qu'il ne soit plus politiquement correct de dire d'une langue qu'elle est un créole. Ce terme est désormais considéré comme péjoratif et j'aurais eu tort de considérer le sango véhiculaire comme un créole. Dans le compte rendu que j'ai rédigé de l'ouvrage de Christina Thornell¹⁶, je critiquais la position de celle-ci qui se demande si le sango véhiculaire est une langue oubanguienne ou un créole. Il s'agit pour moi d'un faux problème car les deux points de vue ne sont pas exclusifs : le sango véhiculaire est typiquement un créole à base lexicale africaine et une langue oubanguienne. En regard du fonds sango riverain-yakomangbandi dont il est issu, il présente un ensemble de phénomènes tels que l'abandon des oppositions tonales dans la conjugaison, où elles sont remplacées par des conjonctions, la multiplication de formes périphrastiques pour l'expression des temps et des aspects, avec notamment l'utilisation de verbaux comme marqueurs, et des emprunts massifs de vocabulaire, autant de traits caractéristiques d'un créole. Si l'on se réfère en revanche aux racines de base, le sango est une langue oubanguienne typique. Notons qu'un raisonnement du même genre est valable pour l'anglais moderne : 52 % de son vocabulaire est d'origine latine ou française ; il a pratiquement abandonné le système flexionnel ancien et sa conjugaison périphrastique n'a plus rien à voir avec la complexité morphologique du verbe indo-européen. Cela ne l'empêche pas, si l'on se

réfère à son vocabulaire de base, de rester une langue typiquement germanique. Toujours dans cette logique, il faut n'avoir jamais regardé de près une langue oubanguienne pour prétendre, comme le fait Christina Thornell¹⁷, que son vocabulaire (propre, c'est-à-dire indépendant des emprunts et des néologismes) est du même ordre de grandeur que celui des autres langues de cette famille, sans parler des subtilités du système verbal, drastiquement simplifié en sango véhiculaire. Cette assertion de Christina Thornell ne vaut que pour le sango riverain dont la richesse est identique à celle des autres langues oubanguiennes.

Dans le même ordre d'idées, on rappellera que les langues romanes, et donc le français, ne sont pas issues du latin littéraire reflété par les Cicéron, César, Tacite, etc., mais d'un créole latin que l'on peut reconstituer par la comparaison des langues qui en sont issues et qui fait bondir tout latiniste qui se place sur le terrain du latin classique. Dans la perspective de certains créolistes, toutes les langues, dès qu'elles ne sont plus parlées par leurs locuteurs natifs, passent par un stade créolisé.

Mon *Dictionnaire sango-français*¹⁸ "fourmille d'erreurs de transcription" et j'y "méconnais le génie créateur [?] de la langue". Comme j'avais présenté dans mon "À Propos" une liste des erreurs de transcription de la lexicologie comparée de Victor Bissengué, j'attends la sienne, dont j'examinerai le bien-fondé avec mes co-auteurs, Jean-Marie Kobozo et Marcel Diki-Kidiri. Jusque-là, ses remarques sont sur ce point nulles et non avenues. C'est avec eux que j'ai enrichi le vocabulaire du sango véhiculaire pour en faire une langue permettant de traduire, entre autres, le vocabulaire technique de la modernité. Par mon souci

16. Compte rendu de Christina Thornell, *The Sango Language and Its Lexicon*, Lund, Lund University Press, 1997, dans les *Cahiers de Lexicologie*, 1991, 74 : 244-246.

17. Christina Thornell, *The Sango Language...*, op. cit. : 104.

18. Cf. Luc Bouquiaux, avec la collab. de Jean-Marie Kobozo & Marcel Diki-Kidiri, *Dictionnaire sango-français*, Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, 1978.

d'une transcription phonologique correcte (dont Victor Bissengué est incapable de reconnaître la pertinence), je pense avoir largement contribué avec eux à la promotion des langues africaines. J'avais apprécié les remarquables originalité et inventivité qu'avait manifestées Marcel Diki-Kidiri lors de notre collaboration ; il a depuis élargi à d'autres langues africaines ses recherches dans la même optique et y est devenu une référence.

Mes procédés peu recommandables

Jean-Charles Coovi Gomez écrit que "les travaux de M. Bahuchet de nos jours ne valent substantiellement guère mieux que les rapports ethnographiques de 'l'explorateur' Schweinfurth"¹⁹. C'est donc avec raison que j'en conclus que, pour lui, ces travaux sont minables.

Quant à remercier Marcel Diki-Kidiri avec d'autres "pour avoir pris la peine de lire le manuscrit et apporté les critiques nécessaires"²⁰, c'est bien plus qu'une "simple dédicace".

In cauda venenum ou "Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage... d'autrui"

"En regard des grands ancêtres, les peuples d'aujourd'hui apparaissent toujours comme les survivants dégénérés, qui n'arrivent pas à se remettre d'un passé colonial, oubliant que tous les peuples ont été colonisés à un moment de leur histoire". Victor Bissengué, avec la plus extrême mauvaise foi, m'attribue ce passage qu'il juge injurieux. Qu'il veuille bien me relire avec attention et il comprendra que ce n'est pas moi qui prétends cela, mais les tenants de l'afrocentrisme dont je condamne avec fermeté cette opinion.

19. In Victor Bissengué, *Contribution à l'histoire ancienne des Pygmées* ..., *op. cit.* : 23.

20. *Ibid.* : 9.